

## Compte rendu

---

« Commentaires »

[s.a.]

*Nuit blanche*, magazine littéraire, n° 24, 1986, p. 76.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/20542ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)



**BASTILLE TANGO**  
Jean-François Vilar  
Presses de la Renaissance,  
1986; 18,95 \$

Est-ce qu'on danse le tango à la Bastille? Oui, à la Boca, une boîte ouverte par Rita, une Japonaise qui prétend que le tango vient de son pays. On danse à la Boca, on y boit, on y rencontre des exilés argentins, une clocharde, un peintre qui recrée des villes sur les nappes des tables, un journaliste, un flic déchu et un photographe, Victor Blainville, le narrateur. Qui aime ses chats, et une femme: Jessica. Malgré, pour toutes les souffrances qu'elle lui inflige, qu'elle s'inflige. Les souffrances de l'Argentine torturée qu'on a inscrites dans sa chair. Brûlures, coupures, castration, chocs électriques, viols. Pensez à tout ce qui est horrible, ça ne le sera jamais assez. Assez! C'est ce qu'on a envie de dire: que les exilés oublient leur douleur au son du tango. Mais est-ce possible? Quand on doit aller témoigner au procès de la Junte? Est-ce possible de témoigner? Quand un Escadron de la Mort rôde à Paris? Est-ce qu'un Escadron rôde vraiment? Quand on retrouve le corps affreusement mutilé de Julio? Est-ce que le corps de Julio ne ressemble pas à celui de l'homme représenté sur une affiche qu'une main mystérieuse s'entête à coller chaque

nuit? Quand Victor déambule à la recherche de la Bastille détruite?

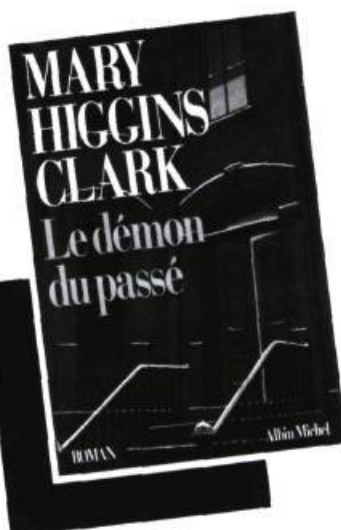
J.-F. Vilar qui nous a pourtant habitués à des romans puissants nous laisse ici pantelants, incrédules, troublés. C'est qu'il est caméléon: *État d'urgence* était mordoré, mauvé, irisé comme Venise, éclaboussé de sang aussi, *Bastille tango*, sang séché ou frais est drapé de noir, écharpe rouge et brun de gauchiste. *Bastille tango* c'est la passion, un frémissement dans les reins, cambrure, provocation. Provocation de Jessica, des autres personnages également. Ils dérangent le lecteur car en lisant les récits des atrocités qu'on sait réelles, l'auteur nous force à nous avouer, comme Victor, notre voyeurisme... Heureusement, ce ne sont pas que les vices de l'âme humaine qui nous poussent à dévorer le roman: c'est la nervosité, la tension, celle-là même qui tend le cou et les bras des danseurs, la félinité de la plume, coups de griffes bien acérées succédant au velours d'un regard sur Paris ou les seins d'une femme aimée, le foisonnement des caractères, l'inquiétante efficacité de l'union fiction et réalité, la luxuriance du style. *Bastille tango* est un superbe roman baroque.

Chrystine Brouillet

**LE DÉMON DU PASSÉ**  
Mary Higgins Clark  
Albin Michel, 1986; 14,95 \$

Les romans de Mary Higgins Clark offrent bien peu de variété pour ce qui est de la psychologie des personnages et de l'issue du récit. Leur intérêt réside généralement moins dans l'intrigue proprement dite que dans sa conduite.

Dans *Le démon du passé*, une jeune journaliste de la télévision entreprend une émission sur une femme politique importante. Elle devra faire renaître le passé de madame le sénateur, ce



qui a l'heur d'agacer bien du monde. Les menaces affluent. Elle persévère et découvre une jeune femme dont la politicienne gâcha la vie et dont le père adoptif est plus que légèrement désaxé. Une série de malheurs s'ensuivra. Pour la durée du reportage, la journaliste a choisi d'habiter la maison de son enfance afin de dénouer le sombre drame qui marqua sa vie. Elle doit se souvenir.

Au début du livre, on retrouve la linéarité caractéristique d'*Un cri dans la nuit*. Petit à petit, l'atmosphère mystérieuse s'amplifie pour malheureusement s'atténuer lorsque les différentes lignes du récit s'ajoutent à la trame principale. Alors que *La nuit du renard* offrait une toile soigneusement tissée, tous les éléments s'imbriquant parfaitement l'un dans l'autre, les liens ont ici la fragilité de la bouture maladroitement greffée.

La tentative d'amalgamer deux formes de récit n'aura pas été une réussite: peut-être le dosage est-il inadéquat? De la somme des parties ne résulte jamais un tout cohérent et la virtuosité qui permettait d'oublier le manque d'originalité s'est décidément appauvrie. La lecture terminée, il ne reste que la déception.

Gloria Kearns

## NOUVEAUTÉS

- Les lions du Panshir**  
Ken Follett  
Stock; 19,95 \$
- C'est toujours les autres qui meurent**  
Jean-François Vilar  
J'ai lu n° 1979; 4,95 \$
- Homicide, mode d'emploi**  
Fredric Brown  
Néo n° 121; 8,95 \$
- Fête fatale**  
William Katz  
Presses de la cité; 19,95 \$
- Le pacte Holcroft**  
Robert Ludlum  
Robert Laffont; 16,95 \$